

adopta-t-il quelques-unes de ces bizarreries dont son siècle avait presque consacré l'usage, et que son exemple n'a pas peu servi à accréditer. Cependant, il faut convenir que ses grands ouvrages en sont exempts. Son goût d'ornement fut plus pompeux que riche. Ses moyens sont ingénieux et quelquefois puerils. Il les dirigeait plutôt à l'effet et au plaisir des yeux, que d'après un sentiment éclairé des vraies ressources de l'architecture. Cet homme imitabile, et qu'on n'a que trop cherché à imiter, n'en est pas moins un prodige dans l'histoire des arts, un de ces génies pour qui la nature eut des secrets et des faveurs. » Perrault nous a transmis le portrait suivant de cet artiste célèbre : Le chevalier Bernin avait une taille au-dessous de la médiocre, bonne mine, un air hardi ; il avait l'esprit vif et brillant, et un grand talent pour se faire valoir ; il était beau parleur, tout plein de sentences, de paraboles, d'histoires, dont il assaillait la plupart de ses réponses. Il ne louait et ne prisait guère que les hommes et les ouvrages de son pays. Il citait fort souvent Michel-Ange, et répétait à tout propos : « Comme disait Michel-Ange Buonarroti (*Si come diceva il Michel-Angiolo Buonarroti*). » On lui attribue une foule de bons mots et de ripostes spirituelles. Un jour qu'on lui demandait ce qu'il pensait des Italiennes et des Françaises : « Elles sont également belles, répondit-il ; avec la différence que le sang circule sous la peau des premières, et le lait sous celle des autres. »

Le nombre des ouvrages du Bernin est considérable. Nous avons déjà signalé les plus importants ; citons encore, en architecture, la cathédrale de Castel-Gandolfo, consacrée par Alexandre VII ; le palais Chigi et une église à Albano ; la villa Falconieri, dite la *Rufina*, à Frascati ; l'arsenal de Civita-Vecchia ; la villa Rospigliosi ; la chapelle Gori, à Savone, etc. En sculpture : la statue de *Saint Benoit*, dans le Sacro-Speco, près de Subiaco ; la statue de *Saint Sébastien*, à l'entrée des catacombes de ce saint, à Rome ; *Daniel et Habacuc*, dans la chapelle Chigi ; les figures de la *Religion* et de la *Sagesse*, pour le tombeau du cardinal Bellarmine, dans l'église du Gesù ; le tombeau de sainte Françoise, Romaine, dans l'église consacrée à cette sainte ; *Neptune et Glauco*, à la villa Montalte ; *Saint Jérôme*, la *Madeleine* et des anges en bronze, dans la chapelle del Voto, à Sienne ; un bas-relief de la *Visitation*, dans l'église de Savone ; *Saint Isidore gardant ses bœufs*, dans la bibliothèque du lycée de Côme, etc. En peinture : un *Saint Maurice*, tableau médiocre, au musée du Vatican, et divers portraits, entre autres celui de l'artiste, dans la collection iconographique du musée des Offices.

BERNINA (mont), montagne de Suisse, dans les Alpes Rhétiques, canton des Grisons, à 44 kil. S.-E. de Coire ; altitude, 4,052 m. Glacier magnifique. Le col du Bernina, à 2,542 m. au-dessus du niveau de la mer, fait communiquer la Valteline et la haute Engadine par la vallée de Poschiavo. C'est la seule voie de communication qui soit accessible aux voitures. La chaîne du Bernina forme un groupe de montagnes presque aussi imposant que celui du mont Rose ; elle sépare la haute Engadine et le Bergell de la Valteline. Quelques-uns de ses pics sont très-élevés. Le plus fameux est le *pis Bernina*, qui a une hauteur de 4,260 m. On n'a tenté son ascension que dans ces dernières années. Le *pis de Palis*, presque aussi élevé, est plus remarquable par la beauté de ses formes et la limpidité de ses glaciers. Les touristes commencent seulement à diriger leurs excursions vers ce groupe de montagnes, aussi beau, sinon aussi connu que plusieurs autres du même pays, et dont les glaciers occupent un espace de 16 lieues carrées. La route qui traverse le Bernina, allant de Samaden à Firan et au lac de Côme, est d'une beauté sévère et grandiose. En quelques heures, elle offre le spectacle des températures les plus diverses, des productions les plus variées. Au sommet du col, ce sont les neiges éternelles, tandis que, sur les bords du lac, c'est la nature méridionale avec son admirable fertilité. Sur le plateau du Bernina se trouvent deux lacs, le lac Blanc et le lac Noir, aussi curieux que celui du mont Cenis, et comme lui rempli d'excellents poissons.

BERNINI, plus souvent appelé le *chevalier Bernin*. V. ce dernier mot.

BERNINI (Dominique), fils du célèbre artiste de ce nom, devint prêtre et chanoine de Sainte-Marie-Majeure. Il a publié une *Histoire de toutes les hérésies* (Rome, 1705, 4 vol. in-fol.), ouvrage assez exact et le plus considérable qui ait été fait sur ce sujet.

BERNIQUE, interj. pop. (bér-ni-ke), Sert à exprimer un mécompte, un désappointement : *Il faut de l'argent pour être heureux ; sans argent, BERNIQUE !* (Balz.) *Songez qu'il a bien près de soixante-dix ans, qu'après lui, BERNIQUE ! plus de pension.* (Balz.)

— Loc. pop. *Bernique, sansonnnet*. V. *BERNIQUET*.

— s. f. Jeu dans lequel on applique un petit coup avec un paquet de cartes à jouer sur le nez de son adversaire : *Jouer à la BERNIQUE*. « Petit coup ainsi appliqué : *Il a reçu vingt BERNIQUES*. »

BERNIQUET, s. m. (bér-ni-kè). Autrefois Bahut pour mettre le son.

— Loc. pop. *Etre au berniquet, Mettre au berniquet*, Etre réduit, réduire à la mendicité. *Il Berniquet pour sansonnnet, ou Bernique, sansonnnet, Tu n'en auras pas : Tu voudrais bien de mes pommes ? BERNIQUE, SANSONNET !*

BERNIS (François-Joachim DE PIERRES DE), poète et homme d'Etat, né à Saint-Marcel de l'Ardèche en 1715, mort en 1794. Après avoir terminé, au séminaire de Saint-Sulpice, ses études, qu'il avait commencées au collège Louis-le-Grand, il fit son entrée dans le monde, à dix-neuf ans. Le jeune abbé dut à sa naissance, à sa jolie tournure, à ses rimes spirituelles et galantes, l'accès des meilleures maisons. Il brilla chez le duc de Nivernais et chez Mme Dupin. La princesse de Rohan le distinguait et le mit à la mode. Alors, dit Marmontel, « l'abbé-poète, bien joulou, bien frais, bien poulou, en compagnie de Gentil-Bernard, amusa de ses jolis vers les joyeux sœurs de Paris. » Une sœur en renom, la Bon Temps, lui annonça une grande destinée. Le premier pas vers cette fortune fut son admission à l'Académie française, dont la protection des grandes dames lui ouvrit sans peine la porte, en 1744. Il avait vingt-neuf ans, et Voltaire, qui en avait cinquante, sollicitait encore vainement les suffrages de la compagnie. Cependant Bernis vivait dans la pauvreté, et s'il la supportait avec insouciance, il n'en était pas moins pénible pour lui de recevoir un petit écu des amis chez lesquels il venait de dîner. Dix ans auparavant, il avait demandé un bénéfice au cardinal de Fleury, ancien ami de son père. Le cardinal, peu édifié de la conduite de l'abbé, lui avait répondu : « Vous n'avez rien à espérer de mon vivant. — Eh bien ! j'attendrai, monseigneur ! » répliqua finement Bernis : le cardinal était octogénaire.

Les petits vers, qui avaient mené le poète à l'Académie, le menèrent à la cour et aux affaires. L'amitié de Mme de Pompadour fit ce miracle, et cette amitié naquit du conte intitulé les *Petits Trous* :

Ainsi qu'Hébé, la jeune Pompadour
A deux jolis trous sur la joue ;
Deux trous charmants où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'enfant allé, sous un rideau de gaze,
La vit dormir et la prit pour Psyché.
Qu'elle était belle ! A l'instant il s'embrase ;
Sur ses appas il demeure attaché.
Plus il la voit, plus son délire augmente,
Et, pénétré d'une si douce erreur,
Il veut mourir sur sa bouche charmante :
Heureux encor de mourir son vainqueur !
Enchanté des roses nouvelles
D'un teint dont l'éclat éblouit,
Il les touche du doigt ; elles en sont plus belles.
Chaque fleur sous sa main s'ouvre et s'épanouit.
Pompadour se réveille, et l'Amour en soupire ;
Il perd tout son bonheur en perdant son délire.
L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,
Séjour aimable du sourire,
Dont le plus sage serait fou.

Mme de Pompadour fit donner à Bernis 1,500 fr. de pension et un logement aux Tuileries, qu'elle meubla en brocatelle. En 1752, il fut nommé ambassadeur à Venise, et montra dans ce poste des talents inattendus. Rappelé en 1755, il entra au grand conseil et fut chargé de conclure secrètement le traité de Versailles, qui opposait l'alliance de la France et de l'Autriche à l'alliance de l'Angleterre et de la Prusse. Nommé ministre d'Etat, puis des affaires étrangères en 1757, il voulut, contre le dessein de Mme de Pompadour, arrêter par une paix honorable la guerre de Sept ans. Sa protectrice devint son ennemie ; il fut exilé de la cour, et se retira à l'abbaye de Vie-sur-Aisne, près de Soissons. Cependant le pape Clément XIII venait de l'élever au cardinalat, malgré la favorite, et Bernis, qui avait pris les ordres mineurs pendant son ambassade à Venise, se fit ordonner prêtre afin de recevoir le chapeau. Après la mort de Mme de Pompadour, il fut nommé archevêque d'Albi (1764), puis ambassadeur à Rome (1769). Son habileté dans les conclaves, le tact avec lequel il traita l'affaire de la suppression des jésuites, la déférence que montraient pour ses conseils les hommes d'Etat et les souverains, la magnificence de ses réceptions, la politesse aisée de ses manières, tout, dit Roland, donnait au cardinal de Bernis « un crédit, un ascendant que de grands talents soutenaient d'une manière imposante. » Généreux envers tout le monde, ne recevant de personne, il tenait table ouverte et offrait à ses convives les mets les plus recherchés, tandis que sa santé altérée le forçait à dîner lui-même d'un œuf. A la Révolution française, il refusa le serment constitutionnel et fut, en conséquence, privé de son ambassade et du traitement qui y était attaché. Il termina ses jours à Rome, vivant d'une modique pension que lui faisait le roi d'Espagne.

On est vivement frappé du contraste qui existe entre la vie politique du cardinal de Bernis et le caractère de sa poésie. D'un côté, la gravité, la justesse des vues, la simplicité dans la grandeur, le bon goût dans l'élégance ; de l'autre, la légèreté et la mièvrerie, le faux et le convenu dans l'image et dans le sentiment, la recherche fatigante des ornements et de l'éclat superficiel, une muse

Toujours en habit arrangé,
Possédant l'art de la toilette
Et redoutant le négligé ;

une profusion de fleurs qui le fit si justement surnommer par Voltaire *Babet la bouquetière*, une accumulation de fadeurs et de riens qui fit dire à Frédéric II :

Et je laisse à Bernis sa stérile abondance.

De toutes ces fleurs, la fraîcheur devait être éphémère ; à peine aujourd'hui retrouve-t-on ici et là quelque nuance délicate, quelque forme gracieuse. Ses *Œuvres* ont été souvent imprimées (2 vol. in-18 ou 1 vol. in-8°). Elles contiennent, outre les pièces de vers fugitives, quelques pages en prose et un poème médiocre, en dix chants, contre les athées et les déistes, intitulé : la *Religion vengée*. Mais il reste de Bernis deux recueils plus intéressants pour nous : sa *Correspondance avec Paris-Duverney* (1790, 2 vol. in-8°), et sa *Correspondance avec Voltaire* (1799, in-8°).

BERNOIS, OISE, s. et adj. (bèr-noa, oa-ze). Qui est de Bernes ; qui a rapport à cette ville ou à ses habitants : *Cet usage BERNOIS a été conservé*. (Gér. de Nerval.)

BERNON, savant allemand, mort en 1045. Il entra dans l'ordre des bénédictins à l'abbaye de Saint-Gall, et fut élu, en 1014, abbé de Reichenau, près du lac de Constance. Il composa plusieurs ouvrages sur la liturgie, l'histoire ecclésiastique et sur la musique, ou plutôt sur le chant ecclésiastique. Parmi ces derniers, nous citerons : *Libellus tonarius, seu de Regulis symphoniarum et tonorum*, dédié à l'archevêque de Cologne Piligrin, ouvrage dans lequel il expose la forme des tons, leur nombre, leurs caractères distinctifs, etc. ; *De varia psalmodiarum ac cantuum modulatione*, contenant de curieuses recherches philologiques ; *De consona tonorum diversitate*, où Bernon donne des instructions sur l'usage des divers chants dans l'office divin. On lui attribue aussi un ouvrage intitulé *De Instrumentis musicae*. D'après l'*Histoire littéraire* des bénédictins, Bernon était Français, moine de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, puis de l'abbaye de Prüm. Nommé abbé de Reichenau, par Henri le Pieux, en 1008, il aurait accompagné à Rome, en 1013, ce prince, qui y fut couronné empereur.

BERNOULLI, nom d'une famille originaire d'Anvers, qui, vers la fin du xvi^e siècle, se réfugia en Suisse, pour se soustraire à la persécution religieuse du duc d'Albe. Ses plus illustres membres sont :

BERNOULLI (Jacques), mathématicien, né à Bâle en 1654, mort en 1705. Destiné d'abord à la chaire évangélique, il étudia, malgré son père, les mathématiques et l'astronomie et choisit pour emblème Phaéton conduisant le char du Soleil, avec cette devise : *Invito patre, sidera verso*. Le premier, il chercha à établir que la course des comètes est réglée par des lois et assujettie à des retours périodiques. Mais ses plus beaux travaux consistent dans les perfectionnements qu'il apporta au calcul différentiel et au calcul intégral, dont les bases venaient d'être posées par Leibniz. Il résolut, soit seul, soit avec son frère, plusieurs problèmes célèbres de son temps, publia la première intégration d'une équation différentielle, genre de recherches qui à été le point de départ des belles découvertes dues à l'application de l'analyse transcendante ; résolut le fameux problème des isopérimètres, qui prépara la célèbre découverte de Lagrange, le *calcul des variations* ; appliqua le calcul des probabilités aux questions de morale et de politique et en étendit beaucoup les principes et les applications dans des thèses qu'il fit soutenir à ses élèves. Enfin, Jacques Bernoulli fut le premier qui, répondant à l'appel de Leibniz, découvrit, en 1690, les propriétés remarquables de la spirale logarithmique, également connue sous le nom de *courbe isochrone*. Aussi, voulut-il que cette spirale fût gravée sur son tombeau avec cette inscription : *Eadem mutata resurgo*, faisant, par ces mots, allusion à cette courbe, qui se reproduit sans cesse dans ses développées, et qu'il prenait ici comme le symbole d'une vie future. Bernoulli avait voyagé en France, en Suisse, en Hollande, en Flandre et en Angleterre, où il s'était lié avec Bayle. De retour dans sa ville natale en 1682, il fit, avec le plus grand succès, des expériences de mécanique et de physique et fut nommé, en 1687, après la mort de Mégerin, professeur à l'université de Bâle. Associé des Académies de Paris, en 1699, et de Berlin, il eut le bonheur de voir l'illustration de son nom continuée après lui par son frère et ses neveux. Ses œuvres ont été publiées à Genève, sous le titre de : *Jacobi Bernoulli Basilensis opera* (1744, 2 vol. in-4°).

BERNOULLI (Jean), frère du précédent, né à Bâle en 1667, mort en 1748, fut un des plus profonds mathématiciens de son siècle. De même que Jacques Bernoulli, il eut à vaincre l'opposition paternelle pour s'adonner entièrement à ses goûts pour les sciences mathématiques. Après avoir reçu les leçons de son frère, il le suivit dans sa carrière de découvertes, fit en 1690 un voyage à Paris, où il apprit au marquis de L'Hôpital les principes du calcul différentiel et intégral, fut nommé professeur de mathématiques à Groningue en 1695 et, après la mort de son frère, appelé à lui succéder dans sa chaire de mathématiques à l'université de Bâle, en 1705. Il vécut dans cette ville jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, ce qui lui permit d'acquiescer plus de connaissances et de produire une plus grande

quantité de travaux que son frère aîné, dont il n'atteignit ni la profondeur de vues ni la finesse. Quoi qu'il en soit, Jean Bernoulli fut placé par ses contemporains sur la même ligne que Leibniz et Newton. Les Académies de Paris, de Londres, de Berlin et de Saint-Petersbourg se l'associèrent. Il partagea avec Jacques Bernoulli la gloire d'avoir étendu et fécondé la belle découverte de Leibniz ; mais ces deux illustres frères se brouillèrent ensuite à propos de la solution de quelques problèmes, et, comme l'aîné avait embrassé les principes de la philosophie newtonienne, Jean défendit toute sa vie la théorie de la physique céleste de Descartes. D'un esprit jaloux, il mit dans ses débats avec son frère une âpre animosité, qu'on retrouve dans ses discussions avec les principaux géomètres de son temps. Il n'épargna pas même son fils Daniel, auquel il reprocha son manque de respect pour avoir partagé avec lui le prix de l'Académie des sciences et avoir fait un *Traité d'hydraulique* fort estimé. Il eut néanmoins la gloire d'être le maître d'Euler, dont il encouragea les essais, et l'ami constant de Leibniz, qu'il défendit contre les attaques injustes des mathématiciens anglais. Il eut aussi l'avantage de vaincre, par la publication d'un article fort remarquable sur la navigation, le chevalier Renau, l'auteur des *Bombardes* et de la *théorie de la manœuvre des vaisseaux*. Ses découvertes les plus remarquables de ce savant sont le calcul exponentiel, qui a pour but de donner les moyens de différencier et d'intégrer les fonctions à exposants variables, et la méthode pour intégrer les fractions rationnelles. On lui doit également la solution du problème dit de la *plus courte descente* (brachystochrone), les calculs qu'il appliqua le premier à l'expansion des gaz, etc. La plupart des écrits de Jean Bernoulli sont des mémoires qui furent insérés dans les recueils scientifiques de son temps et dont le plus grand nombre est écrit en français. Ses œuvres complètes ont été publiées sous le titre de : *Johannis Bernoulli opera omnia*, etc. (Genève, 1742, 1 vol. in-4°). Deux de ses fils, qui lui survécurent, Daniel et Jean, furent des savants distingués.

BERNOULLI (Nicolas), neveu des précédents, né à Bâle en 1687, mort en 1759, professa les mathématiques à Padoue. Il trouva, en cherchant les solutions de divers problèmes posés par ses oncles, le germe de la théorie des conditions d'intégralité des fonctions différentielles. Nicolas fut membre correspondant des principales Académies d'Europe. Il a édité l'*Ars conjectandi* de Jacques Bernoulli. Quant à ses propres écrits, ils ont été publiés dans les œuvres de Jean Bernoulli et dans divers recueils.

BERNOULLI (Daniel), fils de Jean, né à Groningue en 1700, mort à Bâle en 1782. Après avoir reçu des leçons de mathématiques de son père, dont plus d'une fois il eut à subir l'humour injuste et jaloux, il étudia la médecine, se rendit en Italie, où il suivit les leçons de Morgagni et de Michelotti, et s'acquit un tel renom dans un débat contre quelques géomètres, qu'une Académie, qui venait de se fonder à Gènes, lui proposa d'être son président, bien que Daniel n'eût encore que vingt-quatre ans. A la fois philosophe, physiologiste, physicien, docteur en médecine, il occupa successivement une chaire de mathématiques à Saint-Petersbourg (1725-1732), une chaire d'anatomie, de physique et de botanique dans sa patrie, et de philosophie spéculative à Bâle. Digne émule des Euler et des d'Alembert, il s'illustra par une foule de travaux, parmi lesquels on cite ses recherches sur l'inoculation, sur la durée des mariages, sur la détermination de l'heure à la mer lorsqu'on ne voit pas l'horizon, son mémoire sur l'inclinaison des orbites planétaires, pour lequel il partagea, en 1734, le prix avec son père, son traité sur le flux et le reflux de la mer, etc. En hydraulique, il est l'inventeur du système Bernoulli, lequel consiste à élever sur l'avant d'un bateau des masses d'eau pour les laisser sortir à l'arrière et faire avancer le bâtiment au moyen de la réaction qui en résulte. Mais, comme les essais qui en ont été faits n'ont jamais produit une vitesse de plus de trois nœuds à l'heure, on a reculé devant une dépense considérable de travail n'offrant qu'un si mince résultat. Daniel remporta ou partagea dix fois les prix de l'Académie des sciences, qui s'étaient transformés pour lui en une sorte de revenu. Comme son père, il fut membre des Académies de Paris, de Londres, de Berlin et de Saint-Petersbourg ; mais son plus beau titre de gloire est son *Traité d'hydraulique* (Strasbourg, 1738, in-4°), le premier ouvrage qui ait paru sur cette matière et le plus important de tous ceux qu'il composa. La plupart de ses mémoires ont été insérés dans les recueils de l'Académie de Berlin et de l'Académie des sciences de Paris.

BERNOULLI (Jean), frère de Daniel, né à Bâle en 1710, mort en 1790, s'adonna à l'étude de la jurisprudence et à celle des sciences mathématiques. Il professa successivement dans sa ville natale l'éloquence et les mathématiques, se vit trois fois couronné par l'Académie des sciences de Paris pour ses mémoires sur la calorique, sur l'aimant et sur la propagation de la lumière, devint membre des Académies de Paris et de Berlin et mourut à l'âge de quatre-vingts ans, laissant deux fils, Jean et Jacques, qui suivirent également la carrière scientifique.